

## CHAPITRE III

### LA TRAGÉDIE MODERNE



Malraux inaugure une littérature marquée par le sens du tragique. Il possède une sorte d'angoisse du destin qui est toujours typiquement moderne. La Révolution chinoise dans la Condition Humaine devient pour lui la Révolution **type**, forme moderne du destin. Ses héros révèlent alors le tragique de l'homme qui vit dans son monde d'après-guerre. La guerre 1914-1918 mène à la mort **neuf** millions d'hommes et laisse derrière elle l'angoisse et la solitude. Le philosophe Gisors, porte-parole de Malraux, très sensible à ce fait, l'accepte comme un élément de la vie de l'homme intelligent et capable de s'élever au-dessus du temps. Il pense que

"Tous souffrent, et chacun souffre parce qu'il pense. Tout au fond, l'esprit ne pense l'homme que dans l'éternel, et la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse."<sup>1</sup>

Les deuils, les séparations éveillent dans les cœurs la conscience de l'angoisse en même temps que le drame de la solitude. Cette perspective tragique exalte incomparablement l'héroïsme des insurgés. Nous allons parler d'abord de ces deux éléments du destin d'aujourd'hui.

#### A. L'Homme Face à la Mort

Malraux aime définir l'homme comme le seul animal qui sait qu'il n'est pas éternel. Dans ses œuvres, la mort apparaît comme un personnage **souvent présent** aux multiples faces. Ainsi, le roman s'ouvre par un crime et s'achève par une exécution.

La mort est tragique et personne ne peut l'éviter. Elle effraie l'homme, et par la conscience qu'il en a, elle transforme la vie en un destin, fait de tout ce qui nous borne et nous domine.

---

<sup>1</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 282.

Après elle, rien ne peut plus être réparé. Elle est l'événement final qui tue l'espérance. Dans la Condition Humaine, pour le fou qu'on bat dans la cellule, les prisonniers qu'on torture, les condamnés qu'on brûle vifs dans le foyer des locomotives, les militants qui se font sauter avec leurs bombes, la mort apparaît comme le but inévitable, l'instrument d'une fatalité partout présente.

La mort occupe une grande partie du livre parce qu'elle est le seul drame commun à tous les hommes, et qu'aux époques de bouleversements elle frappe de façon spectaculaire. Même les héros, comme Tchen et Kyo, acceptent ce fait, et cette prévision les confronte à leur mort. Ils ont un sens intense et intime de leur mortalité. Ils sont obsédés et enfin fascinés par la mort. Elle devient leur nouvelle tentation. Ils cherchent alors des raisons pour mourir. La mort est pour eux le seul moyen de se délivrer de leur condition humaine, de se prouver leur liberté, et à travers elle, de lutter pour la libération d'une humanité enchaînée. Pour eux, la mort est là, pour tous les hommes qui luttent, horrible et parfois fraternelle. Elle est l'accomplissement de la vie.

Prenons Tchen comme l'exemple de l'homme qui subit la fascination de la mort. C'est un jeune homme qui choisit le terrorisme comme champ de sa lutte politique. Il exalte l'acte terroriste jusqu'à en mourir. Le terrorisme lui apparaît comme un moyen de se suicider. Il reconnaît plus tard avec Kyo que ce qui lui manque le plus, c'est le sens de hara-kiri. Il avoue son sentiment d'homme obsédé par la mort :

"Je cherche un mot plus fort que joie ... Un ... apaisement total ... Plus loin de l'homme, plus près de ce que vous appelez ... extase. Oui. Mais épais. Profong (sic), Pas léger. Une extase vers ... vers le bas ... ma propre mort."<sup>1</sup>

Tchen voit le beau dans la mort et se réfère au Japonais qui en se tuant, espère devenir un dieu. Cette exaltation vient du fait qu'il veut tirer du terrorisme une espèce de sens de la vie, une

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 129.

pleine maîtrise de lui-même, une religion. Il souhaite que son suicide constitue un acte exemplaire. Il dit à Souen : "tu ne peux pas faire mieux que décider de mourir. L'efficacité d'aucun homme ne peut être comparée à celle de l'homme qui a choisi cela..."<sup>1</sup> Finalement, il se décide à faire le pas et se jette sous l'auto de Chang-Kaf-Shek avec une bombe dans les bras.

A l'instant de sa décision, il pense que la mort des chrétiens martyrisés est une exaltation comme son suicide. La mort réalise alors son aspiration profonde ou plus précisément son extase comme il l'a déjà annoncé à Kyo. Il est parfaitement conscient de sa mort imminente. La dernière nuit de sa vie doit être la plus significative pour lui. Il s'avance sans hésiter vers son sacrifice au lieu de reculer. Il court vers l'auto "avec une joie d'extatique."<sup>2</sup>

Après Tchen, Kyo entrevoit lui aussi la perspective du suicide. Il est arrêté par des soldats de Chang-Kaf-Shek et sera certainement exécuté. Il fait face à la mort et décide lui aussi de se suicider car "il est beau de mourir de sa mort, d'une mort qui ressemble à sa vie. Et mourir est passivité mais se tuer est acte".<sup>3</sup> Cette décision lui permet de se libérer de la prison ou de la condition humaine.

Nous voyons donc que Malraux aime confronter fréquemment ses héros avec la mort. C'est devant elle que tous les héros de l'œuvre découvrent la vie et son non-sens. La mort est pour eux la leçon suprême: celle d'un héroïsme. C'est Tchen, voulant mourir le plus haut possible, c'est Kyo qui meurt pour donner un sens à la vie et pense : "Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir ?"<sup>4</sup>

Malraux souligne l'idée de Kyo qu'il faut choisir sa propre mort dans Lazare. Il écrit "L'homme né pour la mort, est né pour se la donner s'il le décide."<sup>5</sup> ... "Il n'y a pas la mort, il y a moi-

<sup>1</sup> Ibid., p.158.

<sup>2</sup> Ibid., p.199.

<sup>3</sup> Ibid., p. 255.

<sup>4</sup> Ibid., p. 256.

<sup>5</sup> André Malraux, Le Miroir des Limbes: Lazarre (Paris : Gallimard, 1974), p. 119.

moi, qui vais mourir ..."<sup>1</sup> Alors que l'homme ne peut pas choisir sa naissance, Malraux veut que l'homme choisisse sa mort. Il écrit dans Lazare : "On peut choisir sa mort."<sup>2</sup>

D'ailleurs, Malraux essaie de nous montrer la beauté de la vie dans l'autre monde. C'est Gisors veillant son enfant mort, disait : "Il y a quelque chose de beau à être mort."<sup>3</sup> La raison pour laquelle l'homme est prêt à risquer sa vie est qu'il voit l'illumination dans la mort. C'est la réponse à la question pourquoi l'homme est fasciné par la mort. La mort donne à la vie "une couleur particulière - ce qui suffit"<sup>4</sup> Elle est "le chemin vers la lumière."<sup>5</sup> La mort de Kyo, par exemple, s'entoure du prestige d'une lumière nouvelle, elle fait de ce mort un être libéré. C'est un moyen pour l'homme de se dépasser, d'atteindre le sens de la vie.

## B. Le Drame de la Solitude

Le problème que Malraux propose dans la Condition Humaine, c'est celui de la solitude de l'homme, et de son effort pour la dépasser. Ainsi, chez tous les personnages, sauf chez Clappique, il y a toujours la douleur et la solitude. Ce drame est remarquablement introduit au début du livre par l'expérience de Kyo. Il s'agit de l'étonnement de Kyo lorsqu'il entend sa voix enregistrée sur un disque sans la reconnaître parce qu'elle lui est devenue un objet. Par cette expérience, Kyo plonge de plus en plus dans l'angoisse et la solitude. Malraux écrira plus tard dans les Voix du Silence :

"J'ai conté jadis l'aventure d'un homme qui ne connaît pas sa voix qu'on vient d'enregistrer, parce qu'il l'entend pour la première fois à travers ses oreilles et non plus à travers sa gorge; et, parce que notre gorge seule nous transmet cette voix intérieure, j'ai appelé ce livre la Condition Humaine."<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 120.

<sup>2</sup> Ibid., p. 147.

<sup>3</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 264.

<sup>4</sup> Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 69.

<sup>5</sup> André Malraux, Le Miroir des Limbes: Lazare, p. 146.

<sup>6</sup> cité par Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 69.

Cette constatation suggestive représente ainsi une face de la condition humaine : la solitude absolue. C'est le thème qui commande l'œuvre. Cette expérience des disques revient à plusieurs reprises dans le livre. Ce souvenir nous permet de comprendre que "toute communion est impossible entre l'objet qu'autrui est pour moi, (et celui) que je suis pour lui."<sup>1</sup> Pour cette raison, chacun des personnages du livre se sent comme aliéné des autres et enfermé en son propre être. Il vit seul, désespéré, et quelquefois il meurt seul aussi.

Pour Gisors, la vieillesse le laisse impitoyablement seul dans son monde. Il se sent pénétrer dans un domaine nouveau qui va lui appartenir plus que tout autre : la solitude totale. Même son amour pour son fils Kyo ne l'en délivre pas. Il se sent séparé de Kyo parce que Kyo ne lui confie pas toutes ses pensées. Donc, pour la connaissance de l'homme, à son avis, parmi les vieillards, aucun homme ne connaît autrui. Malgré son amour pour son fils, malgré la sagesse, il se sent "prisonnier d'une solitude interdite où nul ne le rejoindrait jamais."<sup>2</sup> Il s'avoue à lui-même en philosophe : "Connaître par l'intelligence, c'est la tentation vaine..."<sup>3</sup>

En relation avec son disciple Tchen, Gisors découvre aussi l'éloignement entre eux. Au cours de leurs rencontres, ils ne peuvent plus se comprendre. Cette expérience justifie de plus en plus la phrase souvent répétée : "personne ne connaissait plus personne."<sup>4</sup> D'ailleurs, après la mort de Kyo, Gisors découvre lui aussi un sentiment d'aliénation et de souffrance. Pendant son deuil, l'opium apaise sa souffrance, l'aide à traverser cette épreuve. Mais sa solitude reste, et il la retrouve, après l'opium, plus profonde qu'auparavant : "les yeux fermés, porté par de grandes ailes immobiles, Gisors contemplait sa solitude."<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> André Boutet de Monvel, André Malraux : la Condition Humaine, p. 13.

<sup>2</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 61.

<sup>3</sup> Ibid., p. 191.

<sup>4</sup> Ibid., p. 60.

<sup>5</sup> Ibid., p. 62.

Pour Tchen, la fascination du terrorisme le rend plus seul que tous les autres personnages. Le sentiment d'aliénation commence chez lui après son premier assassinat. Il se sent seul avec le mort dans un lieu sans vivants. Il pense qu'il n'est plus comme les autres qui ne tuent pas. Il se sent détaché du monde habituel des hommes. Désormais, il semble que Tchen n'éprouve qu'un isolement total. Il déclare au vieux Gisors : "Je suis extraordinairement seul."<sup>1</sup>

Pendant le combat, Tchen ne se sent rien de commun avec les autres combattants. Il imagine une tactique pour lancer des grenades à l'intérieur d'un poste. Elle exige qu'on forme une chaîne; elle symbolise donc la solidarité virile dans le combat. Elle s'identifie à l'idéal de Tchen. Dans un effort désespéré, il essaie de retenir trois camarades qui glissent sur le toit, et de les relier l'un à l'autre. Malheureusement, son geste, pense-t-il, est vain car "tenant de sa main droite celle du premier homme de la chaîne, il n'échappait pas à sa solitude."<sup>2</sup> Il découvre son échec et en souffre intensément.

Même devant le pasteur Smithson, son premier maître, Tchen se sent solitaire. Il ne peut pas partager la suggestion du pasteur. Ce dernier lui conseille de revenir à la foi religieuse qui est porteuse de paix et d'amour pour tous. Tchen ne le croit plus car il est déjà tourné pleinement vers la foi politique. Le lien entre le maître et le disciple est coupé. Et Tchen "était seul. Encore seul."<sup>3</sup>

Enfin, au moment décisif où il est prêt pour l'attentat-suicide, il essaie de donner une valeur religieuse à son acte terroriste. Il ne découvre que la douleur, et trouve que le terroriste décide seul, exécute seul, agit seul, dans le secret. Rien n'existe pour lui que la souffrance. Il veut que son ami Peï, et lui seul, connaisse son acte, et en "témoigne". Même alors il éprouve toujours la solitude irrémédiable. "Jamais il n'eût cru qu'on pût être si seul."<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 52.

<sup>2</sup> Ibid., p. 90.

<sup>3</sup> Ibid., p. 143.

<sup>4</sup> Ibid., p. 159.

Kyo, le chef et le marxiste, est comme toujours envahi par l'obsession de l'expérience des disques qui ne transmettent pas la voix intérieure. Il n'a pas pu reconnaître sa propre voix enregistrée. Il éprouve à plusieurs reprises "la précarité de cette condition." Il se sentira pénétré de l'angoisse de la solitude immuable quand May lui révélera la liberté sexuelle. A cet instant, May lui échappe complètement. Cette angoisse l'obsède : " ... il lui semblait voir mourir May ... voir disparaître absurdement ... la forme de son bonheur. L'essentiel, ce qui le troublait jusqu'à l'angoisse, c'est qu'il était tout à coup séparé d'elle, ... par un sentiment sans nom..."<sup>1</sup> L'impression qu'il éprouve, ne plus comprendre May, lui rappelle l'expérience de l'épisode du disque. Il se sent pendant un moment seul.

Dans la nuit du 29 mars, où Kyo atteint Han-Kéou, il va voir le responsable du comité central de la section de Shanghai au sujet de l'insurrection de Shanghai et de l'avenir de ses compagnons de lutte. Il est troublé par l'angoisse de n'être qu'un homme, de n'être que lui-même. Et cet homme souffre parce qu'il "sait qu'il mourra."<sup>2</sup> Solitaire même en face d'autrui, loin des siens, il éprouve une déception, devant "la machine impersonnelle du Parti",<sup>3</sup> à cause de la différence des méthodes du combat. Le fait que "le lien avec le cosmos s'est rompu"<sup>4</sup> crée chez lui une dépression plus profonde encore. Il se rappelle ce que son père lui a dit et il l'a approuvé : "le fond de l'homme est l'angoisse, la conscience de sa propre fatalité, d'où naissent toutes les peurs, même celle de la mort..."<sup>5</sup> Il voit tout de suite, dans cette expérience, le symbole de la condition humaine : les hommes sont condamnés à la solitude totale.

Katow, le personnage disponible pour tous, qui ne ressentait pas la solitude au début du drame, change dès la mort de Kyo : il "se sentait rejeté à la solitude d'autant plus forte et douloureuse qu'il était entouré des siens (les hommes qu'il considérait comme des

---

<sup>1</sup> Ibid., pp. 45-47.

<sup>2</sup> Ibid., p. 127.

<sup>3</sup> Henri Dumazeau, la Condition Humaine de Malraux, p. 50.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 130.

frères)"<sup>1</sup> Quelques minutes avant sa mort,

"malgré la rumeur, malgré tous ces hommes qui avaient combattu comme lui, Katow était seul, seul entre le corps de son ami mort et ses deux compagnons épouvantés, seul entre ce mur et ce sifflet perdu dans la nuit."<sup>2</sup>

Plus qu'un autre, Ferral, le matérialiste, reste fermé, seul après la vengeance de Valérie; il affirme enfin : "Il est très rare qu'un homme puisse supporter, comment dirais-je ? sa condition d'homme..."<sup>3</sup> En affirmant cela, il demande à Gisors son avis : "Pensez-vous qu'on puisse connaître - connaître - un être vivant ?"<sup>4</sup> La réponse est simple car d'habitude, on connaît les êtres seulement par l'extérieur, par leur biographie. Alors, on est exactement dans l'impossibilité de connaître les hommes.

En analysant les personnages de la Condition Humaine, nous pouvons dire que Malraux est lui-même obsédé par la conviction de l'impossibilité de connaître les autres. Il l'affirme lui-même en marge du texte de Gaëtan Picon "Je crois que nous ne connaissons personne."<sup>5</sup> Il fait agir tous les personnages en montrant que leurs options, toujours en relation avec le problème fondamental de la solitude, l'approfondissent et lui donnent une place centrale.

Cependant, Malraux ne les abandonne pas dans l'univers de la solitude sans effort pour les en sortir. En fait, tous les personnages, eux aussi, cherchent le sens de la vie. Il est vrai que la vie est tragique mais elle doit avoir un sens. Chacun a choisi sa voie pour échapper à l'angoisse, et trouver ce sens. Nous allons analyser dans le chapitre suivant ces différentes voies.

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 257.

<sup>2</sup> Ibid., p. 258.

<sup>3</sup> Ibid., p. 193.

<sup>4</sup> Ibid., p. 190.

<sup>5</sup> Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 48.